

Si l'homme chaque jour décroît et dégénère,
Si le moule sublime où Dieu l'avait jeté
Pour en sortir tout plein de force et de beauté,
Multiplie aujourd'hui tant de formes grossières,
Tant de contrefaçons des épreuves premières ;
C'est que, depuis Adam, dès éléments pourris
Se sont joints au limon dont nous fûmes pétris.
Quelquefois, en touchant ces armures massives
Que les vieux arsenaux conservent pour archives,
Masses-d'armes, brassards, cuirasses, boucliers,
Que portaient autrefois nos aïeux chevaliers,
Nous sommes étonnés de ce harnais de guerre
Qu'à peine notre bras peut soulever de terre,
Et nous nous demandons si, chez l'homme d'alors,
La taille était plus haute et les muscles plus forts ;
N'en doutons pas : leurs fils, triste progéniture,
Ont déchu, par degrés, de force et de stature,
Et toujours, d'âge en âge, ils iront décroissant,
Grâce au germe de mort infiltré dans leur sang.
De là vient cette race infirme, abâtardie,
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie ;
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux,
Qui pensent rehausser leur type ridicule
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule ;
De là ces jeunes fleurs, ces vierges de seize ans,
Précoces réservoirs de mille maux cuisants,
Qu'on voit avec langueur se pencher sur leurs tiges,
En proie aux pamoisons, aux vapeurs, aux vertiges ;
Complices innocents que l'hymen doit unir
Pour léguer des douleurs à la race à venir !

Ce morceau est extrait du premier chant, intitulé *le mal*. Le second, qu'il appelle *le Remède*, est encore plus habile de facture et plus éclatant de poésie. Si M. Barthélemy, dans certaine épître sur *les Médecins du jour*, que nous nous rappelons fort bien, s'était plu à appliquer le caustique de son vers sur les honorables membres de la Faculté, il se réhabilite à leur yeux dans sa nouvelle œuvre, par l'hommage qu'il leur décerne :

Non, l'art de soulager l'infirme créature
N'est pas un vil trafic fondé sur l'imposture ;
Chaque jour, en voyant le formidable essaim
Des maux que Syphilis déroule au médecin,
En face de la mort à moitié satisfaite,
L'homme de la science, intelligent prophète,
Sans craindre un démenti, d'un ton d'autorité,
A jour fixe et précis assigne la santé ;
Et ce jour, le malade, affranchi de souillure,
Se lève et prend son lit, comme dans l'écriture :
Miracles du savoir, si soudains et si beaux,
Qu'il semble dire aux morts : sortez de vos tombeaux !

Les bornes de cet article nous prescrivent d'abréger nos citations ; nous terminerons par ce passage où l'auteur, conformément à la doctrine des anciens, préconise l'emploi des végétaux à l'exclusion des substances métalliques.

Le culte de Mercure est un culte idolâtre.
La nature n'est point une injuste marâtre,
Celle qui fait connaître aux grossiers animaux
Des spécifiques sûrs qui soulagent leurs maux,
Qui conduit leur instinct jusqu'au pied d'une plante,
Pour son plus beau chef-d'œuvre est non moins vigilante ;
Gardons-nous d'en douter ; pour prolonger nos jours
Elle ne soustrait pas ses généreux secours,
Elle n'enfouit point dans l'empire des Gnomes
Ses féconds élixirs, ses parfums et ses baumes ;
De ses filtres, placés au sein de chaque fleur,
Sort un électuaire offert à la douleur ;
Bien loin de renfermer dans un laboratoire
L'appareil ténébreux d'un art divinatoire,
Elle étale au soleil et met sous notre main
Sa grande pharmacie ouverte au genre humain ;
Et tandis que la terre abondante nourrice
Montre ses végétaux, afin qu'il se guérisse,
Elle cache avec soin, dans un gouffre profond,
Le fer qui le détruit et l'or qui le corrompt.

« Le poème une fois terminé, j'ai jugé qu'il était indispensable, dit M. Barthélemy, dans sa préface, d'y ajouter quelques notes, pour éclaircir ce qui n'était qu'indiqué dans le texte ; mais là j'ai reconnu mon impuissance ; j'ai senti que mes lectures superficielles de quelques ouvrages de médecine ne suffisaient pas pour me rendre habile à traiter cette question, difficile même pour des professeurs, et j'ai naturellement eu recours à un homme dont personne ne contestera la compétence, le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, qui, officieusement et par amitié, a bien voulu se charger de cette tâche laborieuse, tout à fait au-dessus de mes forces, mais indispensable pour compléter cet opuscule et arriver au but d'utilité publique que je me suis proposé. »

M. Giraudeau de Saint-Gervais s'est-il montré digne du choix de M. Barthélemy ? Tous ceux qui déjà ont parlé de cette publication ont exprimé le même jugement. « Les notes, dit *le Temps* du 4 juillet, sont savantes, instructives, et forment un appendice essentiel ; nous y avons retrouvé la facile observation qui distingue son livre *Italie, Grèce, Turquie*, et l'étude qui a conquis le succès de son traité sur le fléau qui a excité la verve de Barthélemy. »

Nous terminerons en citant les réflexions spirituelles de *l'Hygiène, Gazette de santé*, du 3 juillet, qui dit : « M. Barthélemy s'est adressé à M. Giraudeau de Saint-Gervais : celui-ci a parlé en prose scientifique, et le poète a traduit en vers admirables. »

L'annotateur s'est dignement associé à la gloire du poète, et a fait preuve d'érudition étendue et d'un goût exercé dans le choix des citations ; nous engageons ceux qui aiment les beaux vers et la prose instructive à lire le poème de *Syphilis*.

LA....., D.-M.-P.

G. MÉLANGES.

ESQUISSES.

N° 2.

(Hæ nugæ sceria ducunt. (HORAT.))

Vous dites : le style médical veut une grande sobriété d'ornements. — Je le crois comme vous. — L'imagination, l'esprit, la vivacité ne lui servent en aucune manière. — Rien de plus vrai ; mais qu'exige-t-il pour être convenable ? — vous répliquez : trois choses fort simples, la *correction*, la *méthode* et la *clarté*. — Quoi donc ! pensez-vous que ces trois perles soient faciles à découvrir, à mettre en relief ? Ces qualités exigent du savoir, du bon sens, du jugement, du goût, de la logique ; or comptez maintenant ceux qui savent écrire. Tout homme tenant la plume comme il la faut tenir doit absolument les posséder, car dans le grand œuvre de la procréation intellectuelle, elles sont les conditions de la vitalité. La méthode est la preuve de la force de l'intelligence, comme la clarté du style est la mesure de la justesse des idées. Ajoutez ensuite un certain je ne sais quoi de piquant, de hardi, sans lequel, dit Montaigne, on ne réussit point à enfoncer profondément la signification des mots.

Il y a des auteurs dont l'expression forte, condensée, profonde, serre de si près la pensée qu'on la confond parfois avec l'obscurité. L'auteur des *nouveaux éléments de la science de l'homme* en est un exemple. Un médecin s'en plaignit à ce grand homme, et lui dit : votre livre est trop difficile à comprendre. Patience, lui répondit Barthez, j'en prépare une édition qui sera si claire que tous les ânes pourront y boire.

J'en suis fâché pour le siècle, pour le talent, pour la profession, mais qui veut réussir doit s'accoutumer à croire que le mérite, les nobles pensées, la dignité du caractère, sont très-souvent des superfluités dangereuses et même un obstacle au succès. Les hauts et puissants valets de la fortune savent fort bien qu'un pareil bagage embarrasse sur le sentier qui conduit à la richesse, à la renommée, et leur conduite prouve qu'ils sont conséquents à leur principe.

On compte dans le corps humain près de dix mille organes ; chacun d'eux offre une multitude

de parties, divisibles elles-mêmes jusqu'à l'atome soumis aux affinités moléculaires. Puis partant de ce point, remontant d'harmonies en harmonies, de sphères en sphères organiques, on arrive à l'ensemble, à un tout, à l'unité sensitive et morale, au moi. Voilà l'homme. Mais en quoi consiste l'activité plastique vitale ? Quel est le lien secret, l'élément primordial, omnigénérateur de cette étonnante variété d'actions ? Il s'en faut qu'on ait dégagé l'inconnue d'un pareil problème. Toutes les parties du corps ont de la *vie*, mais non point une *vie*, et cependant elles convergent par un admirable accord vers l'unité ; toutes les facultés aboutissent et vont se perdre dans la faculté abstraite, hyper-organique de la personnalité. Par quelles voies la nature opère-t-elle ce grand phénomène ? La triple écaille de l'ignorance couvre encore nos faibles yeux. Que de problèmes à résoudre ! que de voiles à soulever ! que de profondeurs à sonder ! Comprenez dès lors la magnificence des paroles de Stenon : *Pulchra sunt quæ videntur, pulchriora quæ sciuntur, sed longè pulcherrima quæ ignorantur*.

Il y a la critique amère, caustique, et l'éloge bas et plat ; il y a la critique prostituée et l'éloge banal ; il y a la critique vénale et l'éloge-marchandise. Mettez-les dans la balance, même poids, même valeur, même nature, ajoutez même origine, un esprit étroit et une âme commune.

Les dieux s'en vont, s'écrie-t-on de toutes parts ; gardons-nous de le croire, les dieux sont immortels. La raison, le bon sens, la vertu, la vérité, resteront à jamais parmi les hommes, pour les éclairer, pour les guider, pour les consoler.

Je lis dans un de nos maîtres : *Morbus est conamen nature quæ matericæ morbificæ exterminatiōnem in ægri salutem molitur*. Autrement dit : la maladie est un effort de la vie pour écarter la mort. J'en demande pardon à la grande ombre de Sydenham, mais beaucoup de faits militent contre ce principe. La réaction inflammatoire, qui brise et altère les tissus, les dégénérescences, les ramollissements de ces tissus, les anévrysmes au cœur, qui augmentent à chaque battement, la formation des tubercules pulmonaires, les calculs dans la vessie, etc., etc., etc., sont-ils *in ægri salutem* ? A nos yeux, la nature médicatrice erre et se trompe ; si c'est une nature providente, elle oublie son rôle

et ses fonctions, car elle manque souvent le but par une action ou impuissante ou hors de mesure; et cependant on ne peut toujours nier son intervention et sa prévoyance. La dépendance, tutélaire de chaque partie de l'organisme en amène aussi la tendance conservatrice. D'où proviennent ces fatales différences? Sans doute d'une loi occulte que nous ne pouvons saisir; il y a là des fins qui nous échappent et que découvriront peut-être les générations reculées que Dieu tient en réserve dans la profondeur des temps.

Le philosophe Ariston, de l'île de Chio, ne reconnaissait en substance qu'une seule vertu, la SANTÉ. Toutes les autres vertus n'étaient, selon lui, que des modifications de cette qualité essentielle et primitive, physique et morale. Il y a dans cette idée une grande profondeur, car santé veut dire HARMONIE.

On trouve des gens qui ont une masse de preuves, de raisons, d'arguments pour vous prouver que l'esprit ne peut se rencontrer avec le bon sens, ce qui est très-vrai..... de leur esprit.

Prenez garde, redoublez de prudence et de circonspection, ici les paroles se pèsent, les phrases se calculent, le silence même s'interprète et se comprend. Le *genus irritabile* n'est plus chez les poètes et les artistes, on le trouve chez les médecins. Rien de plus chatouilleux, de plus délicat, de plus galvanique que leur amour-propre: de là des haines, des rancunes sans fin, un dénigrement secret et perpétuel. Il faut ménager la vérité à ces irritables vanités, comme on ménage les rayons du soleil à des yeux délicats. Ainsi que l'encens fume toujours, et qu'il fume sans le plus petit mélange de ciguë et d'absynthe. Très-chers confrères, je vous le dis, en vérité, soyez bons, soyez indulgents, supportez-vous les uns les autres. Le public, peu bienveillant

envers la médecine et les médecins, s'en moque bien autrement pendant leurs querelles, dont les charlatans profitent seuls. Rappelez-vous que vous êtes les apôtres de l'humanité; soyez aussi les sages du temps, en supposant qu'il y ait encore des sages.

L'intelligence, qui a douze sens, doit regarder l'homme, qui n'en a que cinq, comme nous regardons l'animalcule, qui n'en a qu'un; vérité peu faite pour énorger le vermisseau qui s'intitule le roi de la nature.

« J'étais dogmatique à vingt ans, observateur à trente, à quarante je fus empirique; je n'ai plus de système à cinquante. » Bordeu a raison, tôt ou tard on arrive dans la science, comme dans la vie, à cette sagesse qui ressemble au désenchantement. Toutefois, qu'on ne croie pas qu'il soit donné à tous de s'élever dans la pratique à ce haut point de philosophie médicale. Un grand sens, beaucoup de savoir, une raison supérieure, le rare talent de démêler la vérité de la vraisemblance, il n'en faut pas moins pour faire une juste appréciation des théories, des principes et de leur application. Quiconque n'est pas doué de ces qualités reste condamné, comme la foule, à suivre un drapeau, à le suivre en aveugle, ou bien à tomber ou dans un scepticisme peu raisonné, ou dans un empirisme routinier, de bas aloi, mais qu'on affuble d'un masque qui s'appelle EXPÉRIENCE.

Écrivez comme vous l'entendez, dites ce que vous voudrez du style médical, faites un ouvrage où il y ait des faits (style à la mode), moquez-vous de la rhétorique et des faiseurs de phrases. Cependant rappelez-vous deux choses, la première, que, même en médecine, le style est le coin immortel auquel se marquent les belles et les bonnes idées; la seconde, qu'un livre qui ennuit est un livre qui a cessé de vivre.

R. P.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER.

A. REPRODUCTION ET REVUE DES JOURNAUX BELGES ET ÉTRANGERS.

I. PHYSIQUE, CHIMIE ET BOTANIQUE MÉDICALES.

II. HYGIÈNE, DIÉTÉTIQUE, PHARMACOLOGIE ET TOXICOLOGIE.

- | | |
|--|-----|
| 125. Dangers des cheminées construites en cuivre et en tôle; par M. Kuhlmann. | 437 |
| 126. Remarques sur la nécessité d'une nouvelle mesure à prescrire après la vidange des fosses d'aisances, à l'occasion d'un cas de mort violente; par le docteur Ollivier. | 443 |
| 127. Sur l'écoulement des eaux fournies par les abattoirs de la ville de Rouen; par M. J. Girardin. | 445 |
| 128. Sur l'influence de certains corps dans la panification; par M. A. Chevallier. | 446 |
| 129. Observations sur les effets et le mode d'administration de quelques médicaments; par le docteur J. Osborne. | 447 |
| 130. Eau sédative contre la migraine, les congestions et les fièvres cérébrales; par Raspail. | 448 |
| 131. Calomel avec iode et sucre. | ib. |
| 132. Papier antirhumatismal. | ib. |
| 133. Moxas avec l'amadou. | 449 |
| 134. De l'empoisonnement par les sels de cuivre; par M. Refortier. | ib. |
| 135. Empoisonnement par une farine contenant du plomb; par le docteur Schilbach. | 460 |
| 136. Effets remarquables du galvanisme dans l'asphyxie par submersion. | 461 |

III. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

- | | |
|--|-----|
| 137. Anatomie de la main; par M. Gunther. | ib. |
| 138. Lettre à M. le professeur Velpeau sur l'origine de la membrane de l'hymen et sur ses analogues; par J.-J. Virey. | ib. |
| 139. Sur les utérus doubles; par le professeur Rokitski. | 462 |
| 140. Recherches sur les valvules du cœur; par M. Wilkinson King. | 463 |
| 141. Recherches sur la structure fibreuse de la membrane sous-séreuse de l'aorte; par le docteur Norman Chevers. | ib. |
| 142. Quelques observations tendant à démontrer que la formation de l'appareil vasculaire dépend de causes physiques; par Carlisle. | 464 |
| 143. De la structure intime des tumeurs ou des productions pathologiques. Analyse des travaux sur ce sujet; par le docteur L. Mandl. | ib. |
| 144. Mémoire sur les rapports qui existent entre le sang, le pus, le mucus, et l'épiderme; par M. le docteur L. Mandl. | 469 |